

Quelques pistes pour penser l'eutonie (1)

Un jour – il y a bien longtemps – je réfléchissais à propos d'eutonie. Ma pensée était cahotique et marécageuse, un de ces moments où on ne sait pas par quel bout prendre les choses, sauf à suivre la route des stéréotypes habituels. Il se trouvait qu'avec l'ami Claude PREVOST, nous formions un des binômes d'un jury de concours. Devoir accompli, pendant que nous nous promenions dans le parc, je lui ai fait part de mes difficultés : ayant la prétention d'être à la fois *dans* et à *l'extérieur* de l'eutonie, je me trouvais fâcheusement écartelé et embourbé. Claude m'a répondu : « *Conduire une réflexion sur l'eutonie, c'est la faire comparaître devant notre tribunal intime* » » Cet énoncé si simple, je l'ai gardé dans un coin de ma mémoire. Il m'a servi. Il me sert encore. Imaginons :

Un tribunal particulier – puisque c'est le mien – saisi des cas à examiner. Le procureur rappelle les faits, le juge interroge. L'objectivité est au fondement de leurs fonctions. Il y a deux avocats, dont on ne sait pas clairement s'ils plaident à charge ou à décharge. Ce sont Maître Rationnel et Maître Naturel. Pour le premier, le réel est construction, il n'y a pas de mystère, tout est explicable, déterminé par des causes, suivant des raisonnements logiques. Pour le second, l'expression clé est « *ça se fait* » ; on libère le sensible, on joue sur l'attention, l'intention ou l'intuition, on laisse s'épanouir les différences individuelles. Conceptuel et charnel s'expriment également. Ils ont besoin l'un de l'autre pour passer de la pratique à l'expression, du travail corporel à la communication et vice-versa.

Le jury ne saurait être que composite. Il est singulier puisque c'est mon tribunal. Il est fait de personnages, de notions dont je vous donnerai une idée plus loin. Ce sont, évidemment, ceux que je connais, bien pour certains, moins pour d'autres, sans oublier ceux qui oeuvrent en arrière-fond et dont je ne suis pas conscient (ce ne sont pas les moins importants). C'est un jury. Les vôtres seront sans doute de composition différente. Ils apprécieront davantage d'autres aspects de l'eutonie. Ce sera intéressant de comparer.

Si j'ai utilisé cette allégorie du tribunal, c'est pour montrer la distance et l'objectivité nécessaires à quiconque souhaite étudier et exprimer l'eutonie. Considérons celle-ci comme un polyèdre aux multiples facettes. Le centre est solide et vivant. Autour, il y a ce qui est en contact avec l'extérieur, malléable comme c'est indispensable pour un lieu d'échanges.

Faisons tourner notre polyèdre, Ainsi changeront les facettes et les points de vue

Janus : ce dieu romain des portes et des passages est généralement représenté comme *bifrons*, avec deux visages opposés, l'un tourné vers la cité, l'autre vers le monde extérieur. Il est souvent utile que *l'eutonophore* (le porteur d'eutonie)(1) occupe une situation semblable, tourné d'une part vers le système eutonistique, d'autre part vers la société. Ce qui me paraît intéressant pour plusieurs raisons :

- Tourné vers l'eutonie, c'est en considérer la souche (comme dit Marie- Claire), cette partie vivante de la démarche originale d'où naissent des surges allant dans des directions diverses, mais toujours alimentés par la même sève et contribuant à son renouvellement. C'est être attentif à ce qu'ils ne se coupent pas de la souche- mère, sans quoi ils deviendraient peut- être des vocabulaires d'exercices, mais en perdant leur vitalité.
- Tourné vers la société, c'est en analyser les caractéristiques du moment, déceler les endroits (fort nombreux) où pourrait s'exercer l'appareil eutonistique, en reconnaître les conditions d'accès et trouver les moyens nécessaires pour y être accueilli.

Représentons- nous le professeur d'Eutonie comme un Janus, avec ses deux faces. Tourné vers l'intérieur, il s'imprègne de la démarche vivante, l'intègre dans sa propre sensibilité et dans son entendement. Ces deux types de mémorisation en interaction lui fourniront des référenciels nécessaires pour sa pratique mais aussi pour décrire l'eutonie et en faire part.

Par l'autre face, tournée vers l'extérieur, il capte des renseignements sur les besoins et les désirs des humains de l'environnement. Ainsi se constitue un équilibre marqué par ses propres goûts, sa disponibilité, l'auto- évaluation de ses capacités. Je ferai un parallèle avec les guides de haute montagne du milieu du siècle dernier (encore en bonne partie valable). Le guide, selon l'expression consacrée du moment, devait « gagner sa vie avec sa corde et son piolet ». Le Brevet de guide permettait à son titulaire de conduire ses clients sans limitation dans toutes les régions montagneuses.

Eutonophore : Le terme eutonie, chacun le sait, a été créé à partir de deux racines grecques. Eutonophore est construit de façon analogue. Eutono = eutonie. Phore, en grec, c'est l'idée de porter. Ainsi Christophore désigne celui qui a porté le Christ. Ce terme d' eutonophore ne constitue pas pour moi une quelconque cuistrerie de m'as- tu- vu, mais une commodité pratique. C'est une façon simple de nommer celui qui est porteur d'eutonie, qu'il en porte peu ou beaucoup, quelle que soit sa compétence, son imprégnation, la façon dont il la porte, la pense et l'utilise. C'est aussi un sujet de réflexion sur ce qui maintient l'unité de l'eutonie, alors que ceux qui la portent sont si divers. Ce qui nous mène aux problèmes de formation, de rencontres et plus largement d'échanges.

Certains guides ne dépassaient pas les limites d'un massif, d'autres n'hésitaient pas à accompagner leurs clients bien au-delà. Je garde à l'esprit le cas d'un guide de l'Oisans dont nous avons fêté la 100^e traversée du Pelvoux et qui, par ailleurs, avait conduit une cordée au Cervin (par la voie du Hornli) ce qui, compte tenu de l'équipement et du contexte social du moment, relevait d'un certain esprit d'aventure. Rares sont les professeurs d'eutonie n'ayant pas d'autre profession – ce qui est également vrai pour les guides, les écrivains etc. Elle leur est bien utile pour boucler leur budget comme pour être admis dans certains milieux. Ce qui nous conduit à une réflexion simple en son énoncé mais fort délicate pour sa mise en patique.

Pour avoir davantage de candidats (tes) à la profession de Professeur d'eutonie, deux voies (principales?) apparaissent : solliciter des personnes ayant un déjà une profession et (ou bien) préparer aux moyens de se faire une clientèle assurant un revenu décent. Il y a eu des tentatives pour inclure ce souci dans la formation des futurs professeurs d'eutonie. Sans grand succès. Un premier pas serait peut-être envisageable : demander, en annexe au mémoire, un témoignage – environ 2 pages – relatant une expérience dans un milieu autre que celui de la profession principale et du milieu de formation.

Ce serait matérialiser une forme d'ouverture. La compétence en eutonie est indispensable. Envisager les conditions et les moyens de la diffuser ne l'est pas moins. Ce que je viens d'écrire est tellement banal que cet aspect est souvent négligé. A tort. On ne peut pas espérer créer des vocations sans procurer l'outillage nécessaire pour se créer une clientèle et dégager un revenu dont on puisse vivre. Tout se passe parfois comme si l'eutonie était quelque chose de tellement merveilleux que les foules devraient accourir tout naturellement. Le « bouche- oreille » n'est pas négligeable. Il a ses limites. La séance en salle est largement utilisée. Elle n'épuise pas la totalité des cadres possibles. Quelques- uns(unes) d'entre nous sont allés(es) dans d'autres autres contrées. Leurs réussites – ou leurs échecs – nous ont montré l'étendue des territoires où les professeurs d'eutonie pouvaient être acceptés – voire recherchés – et faire œuvre utile.

A suivre

René

02 09 2018

Quelques pistes pour penser l'eutonie (2)

Langages, catégories et autres considérations

Langages : On parle souvent du « *langage de l'eutonie* ». Les échanges sur ce thème deviennent vite cacophoniques, en raison des diverses façons d'envisager le sens de *langage*.

Généralement, il s'agit du langage parlé ou écrit, avec focalisation sur le vocabulaire. Encore faudrait-il que ce soit le seul *langage* de l'eutonie. Ou qu'il soit principal, ce qui est loin d'être sûr. Ainsi se trouve négligé le langage non- verbal issu de l'expressivité du corps. Si nous considérons l'importance des renseignements que nous apportent d'une part les paroles, d'autre part les réactions et les attitudes corporelles de nos élèves, il n'est pas certain que l'expression orale soit toujours première. Souvent l'expressivité du corps est plus éloquente que la parole. C'est patent dans les exercices avec plusieurs participants, mais aussi dans la relation d'aide individuelle.

La langue maternelle de G.A. était l'allemand et elle en connaissait quelques autres. Pour le français, tout au moins pendant ses premiers séjours, son vocabulaire était réduit. Et pourtant, ses élèves appréciaient son enseignement. Par la suite, elle resta concise, se bornant souvent à une consigne brève suivie ou non de deux ou trois sous- consignes de précision ou d'aiguillage. Cette économie d'indications nous conduisait cependant vers des objectifs et par des chemins inusités tout en laissant à chacun une grande liberté pour ressentir et éprouver. Par la suite, pour ceux qui le souhaitaient, venait le temps de l'expression parolière. Nous étions guidés , nous n'étions pas contraints.

Si on examine le vocabulaire qu'elle employait, on s'approche d'une des significations habituelles du *langage de l'eutonie*. L'affaire est délicate. Toute création, toute élaboration originale se trouvent devant la nécessité de nommer ce qu'elles proposent. Première question : faut- il employer des mots du dictionnaire déjà définis et connotés par l'usage ou former des mots nouveaux (comme ce fut le cas pour *eutonie*) ? La dénomination des éléments constituant l'enseignement de G.A. a été choisie avant la parution de son livre en allemand. La traduction en français en est restée proche. C'est la solution de mots existants qui a été retenue.

L'eutonie étant nouvelle venue, il fallait, sans trop dépasser leurs champs de signification, ajouter des acceptions à celles déjà en rapport avec leur usage habituel. Certains d'entre nous ont eu l'intention de mettre sur le marché de nouveaux termes, plus spécifiques, comme cela se fait dans l'industrie, la pharmacie, etc.

L'idée, en elle-même, n'était pas mauvaise mais sa réalisation aurait abouti à un beau désordre, chacun s'efforçant d'imposer ses propres créations. On risquait se débattre de vocabulaire plutôt que de parler d'eutonie. Cependant, utiliser des mots habituels pour exprimer des propositions inhabituelles ne va pas sans quelques difficultés. Pour ma part - je ne suis pas seul – je suis resté fidèle aux termes (en français) utilisés par G.A. Pour ne pas bloquer ma réflexion, je les considère non comme des vocables au sens fixé, mais comme des concepts ou des notions définis un peu par les dictionnaires mais beaucoup par leur usage en eutonie.

Deux exemples :

Contact : le développement de l'aspect relationnel et les nombreuses nuances qu'il prend en eutonie ne sauraient être entièrement recouverts par ce terme dans ses sens habituels. Nous avons ici l'exemple d'un concept plus large exprimant d'autres phénomènes et d'autres pistes d'exploration.

Repousser (on pourrait aussi bien écrire *repoussé* puisqu'il s'agit d'un verbe substantivé). Un jour, au cours d'un stage, un prof de français m'a fait remarquer qu'on devrait dire *dépousser*. J'ai trouvé la remarque intéressante. Elle montrait qu'il avait ressenti dans son corps les effets du *repousser*.

Il en résulte pour moi une double attitude envers les termes employés par G.A. Chacun de ces termes possède sa propre palette de significations, encore actuelles pour ceux et celles qui continuent son œuvre. Les employer avec le sens que leur accordait G.A. constitue une forme de conservation vivante de ce qu'elle nous a légué et un moyen de communiquer entre nous. Il est utile qu'ils soient transmis ainsi pendant la formation des futurs professeurs d'eutonie.

Pendant nos cours et autres interventions, le problème se pose un peu différemment. Dans la pratique, en fonction du public, du milieu, de l'objectif envisagé et – ne l'oublions pas – de la personnalité de l'intervenant, le processus didactico-pédagogique, qui s'élabore souvent au fur et à mesure de l'évolution de la situation, ne fait pas appel de façon impérative aux « mots de l'eutonie ». Le langage employé s'adapte constamment à la situation.

Ce qui va suivre pourra probablement apporter un complément à l'éclairage à ce qui précède.

Systeme, démarche, méthode.

Chacun de ces termes possède sa propre palette de significations. Communes aux trois. quelques-unes d'entre elles soulignent leur proximité et font que, dans la conversation courante, ils paraissent interchangeables. Ce qui m'intéresse, ce sont leurs acceptions différentes (s'ils n'en avaient pas, au lieu de trois, un seul terme suffirait). Elles constituent autant de points de vue particuliers, révélant des aspects diversifiés, qu'il est utile de prendre en compte pour l'étude et la pratique de l'eutonie.

Systeme : Actuellement, on entend beaucoup parler d'écosystème. La signification du terme déborde largement le milieu de l'écologie où il est né pour qualifier un ensemble d'éléments coordonnés et interactifs. Nous sommes vivants par nos relations entre nos organes comme par celles avec l'extérieur. C'est à cela que G.A. faisait allusion en demandant, après un exercice localisé, de laisser ses résultats diffuser dans notre globalité. Cette « *pensée systémique* » est sous-jacente dans notre pratique : un travail partiel a des conséquences sur notre globalité, qui elle-même intègre et module ses effets. Prenons un exemple : une articulation, lésée par un traumatisme, ne peut plus accomplir correctement sa fonction. Des suppléances se mettent en place pour diminuer les effets de la blessure sur les actes de la vie courante. Des soins locaux font que, peu à peu, la mobilité est retrouvée. Au fur et à mesure des progrès, il est utile de veiller à la réintégration de cette zone dans l'ensemble fonctionnel du corps. Nous ne sommes pas seuls à avoir ce souci, mais nous pouvons déployer des moyens particuliers.

Considérons cet exemple comme un schéma à partir duquel se constitueront et fonctionneront de façon subtile et efficace les processus caractéristiques du travail inspiré par l'eutonie. Développer intellectuellement une pensée systémique présente de l'intérêt. Faire entrer en jeu le monde sensible ne l'est pas moins. Surtout si, alors que se combinent ces deux modes d'approche, il est laissé au non-conscient toute latitude pour développer son *ça se fait*.

Nous pouvons en créer les conditions.

Démarche : C'est le cœur de l'eutonie, sa force et, parfois, sa faiblesse.

« *Je l'ai reconnu à sa démarche* ». Cette affirmation est comprise par tous. Il est patent que chaque individu qui se déplace présente des particularités gestuelles, signes de son identité. Une extension du sens dégagé par cette image convient à la façon de conduire un raisonnement ou une action. La démarche eutonistique, originale, est reconnaissable. Prenons des exemples :

L'inventaire : Pour un observateur extérieur à l'eutonie, un intervenant, s'adressant à des élèves étendus sur le sol, nomme les différentes parties du corps. Les élèves ne bougent pas, ou à peine. Question : pourquoi rappeler à des gens qu'ils ont des bras, des jambes, une tête, etc... ? Ils le savent bien. D'ailleurs, ça n'a pas l'air de les intéresser puisqu'ils ne réagissent pas.

Les prolongements, *le volume intérieur* et d'autres figures de l'eutonie pourraient donner lieu à des remarques semblables. (1)

- (1) Cela me fait penser à mes rencontres avec des chevreuils en forêt. Vous apercevez un chevreuil qui avance dans votre direction. Vous vous immobilisez. Pour peu que le vent souffle du chevreuil vers vous, l'animal continue à se rapprocher. Faites un petit mouvement, il saute dans le hallier. Je faisais partie du paysage, je n'étais pas repérable. En bougeant, je me suis signalé.

Si nous sommes dépendants du mouvement pour que, de l'extérieur, on puisse observer et comprendre, le verbe « faire » s'impose. Si, comme nous venons de le voir, il n'y a pas d'action repérable, le verbe « être » vient nous secourir. Dans le mouvement, il sera aussi présent, mais selon d'autres modalités.

Mon corps, sa gestuelle, son expressivité sont observables. Domaine public. Mes pensées ne le sont pas. Elles appartiennent au domaine intime, parfois repérables grâce à quelques signes lorsqu'elles initient une séquence motrice. C'est le sensible et les formes d'attention que la démarche eutonistique sollicite et développe de façon originale, en rapport avec l'identité de chaque individu, dont ils procèdent et qu'ils influencent.

Pour le sensible, rappelons- nous qu'il a fallu un certain culot pour que quelqu'un, au 18^e siècle ose dire : « *Je sens donc je suis* ». Au siècle précédent où régnait sans partage le « *Je pense donc je suis* », cette déclaration lui aurait valu bien des désagréments. A notre époque, la problématique n'est plus la même. Cependant, des forces diverses, présentes dans l'air du temps, conditionnent notre perception d'autres façons. L'eutonie nous ouvre une voie d'accès. Cela par une certaine façon d'orienter et laisser fonctionner notre attention. Dans cet exemple précité de l'inventaire, un aller- retour se produit. L'attention se porte sur un secteur corporel, sans idée préconçue. Cette naïveté (si j'ose dire) fait que des *sensations*, si habituelles qu'en général elles n'atteignent pas la conscience claire, sont accueillies en tant que *perceptions* et que, dans le même temps, le rôle du système nerveux central se trouve modifié. Il en résulte parfois des réactions physiologiques sur ce territoire, à leur tour perceptibles. [*Ce que je viens d'exprimer l'est évidemment de façon superficielle, mais les faits évoqués sont bien réels. Souhaitons qu'ils soient plus largement explorés de façon pluridisciplinaire par des spécialistes*)] Cette attention dirigée et focalisée demeure cependant disponible pour accueillir des phénomènes inusités. Dans notre pratique, nous n'avons pas fini d'en constater les effets.

Mais, vu de l'extérieur, ce mélange de simplicité et d'efficacité de la démarche eutonistique est difficile à comprendre. La pratique est indispensable. D'abord sentir. Des vers connus reviennent à ma mémoire :

Les exemples vivants sont d'un autre pouvoir,

Un prince dans un livre apprend mal son devoir (Vous pouvez les inverser)

Méthode : G.A. se méfiait du terme. Elle redoutait une fixation, une rigidation de ce qu'elle élaborait et ne cessait de faire évoluer. Cette réticence est compréhensible. Elle est justifiée dans la pratique où la *démarche* est souple et vivante, permettant d'ajuster les équilibres entre l'intervenant et les élèves, d'accueillir les actions et réactions de chacun, de s'adapter aux différents milieux, sans se couper de la *souche* ni de nuire à sa spécificité. Décrire et ordonner ces paramètres pour faire de l'ensemble une Méthode au sens habituel du terme n'est pas facile si on veut lui conserver son caractère vivant. On peut comprendre les appréhensions de G.A.

Dans notre société, c'est pourtant nécessaire. Pour catégoriser, grouper et classer, il faut des entités définies. Cela pour des raisons très pratiques. De la petite commune à l'Etat, chaque strate administrative veille au fonctionnement d'organismes divers et édicte des réglementations pour favoriser leur développement ou pour limiter leurs possibilités de nuisance. La petite commune se préoccupe de quelques associations, l'Etat de quelques dizaines de milliers. Les moyens d'intervention sont divers, allant de l'arrêté municipal au décret et à la loi pour l'Etat.

Dans cette pléiade d'unités actives, il faut à la fois individualiser (savoir ce dont il s'agit) et grouper (on ne peut pas légiférer pour chaque association). Cela nécessite que chaque groupe se définisse, se présente et qu'on puisse le faire entrer dans une catégorie. Entrent en compte les objectifs, la nature de la préparation, le nombre de diplômés, etc.

Ce qui précède est destiné à donner une idée du cadre administratif dans lequel doit se situer l'Eutonie en tant que Méthode. On la place dans « Méthodes à abord corporel », « Gymnastiques douces », voire « Relaxation ». On, c'est qui ? A ce on, après l'avoir identifié, est-ce qu'on ne pourrait pas lui présenter des arguments pour nous faire entrer dans le casier qui nous paraît le mieux convenir ?

J'ai rêvé non pas d'une Fédération groupant tous les professeurs d'eutonie (c'est impossible), mais d'un comité – ou d'un groupe de travail – issu de leur ensemble et ayant pour mission de présenter l'Eutonie aux autorités compétentes de chaque pays. Parfois, j'aime bien rêver ...

René

(A suivre)

17 – 09 - 2018

Quelques pistes pour penser l'eutonie (3)

Champs de connaissances

Il est probable qu'un jour se présentera à l'IE le difficile problème de la confection d'un programme, comme cela est demandé à tous les organismes formateurs. D'autres associations d'eutonie l'ont déjà fait – ou esquissé – spontanément ou non. L'idée même de programme comporte des objectifs et des modes d'élaboration de plusieurs sortes :

L'Etat – ou tout autre échelon administratif – demande à une association formatrice de lui communiquer son programme pour avoir une idée des connaissances (durée, nature et degré) prises en compte pour l'obtention du diplôme. C'est un moyen de s'assurer de la compétence de ces professionnels qui vont intervenir auprès d'individus ou de groupes. Cela dans un souci de protection du public. C'est aussi un relevé d'indices servant à les classer, pour leurs employeurs éventuels, à un certain niveau de rémunération. En général, l'administration fournit un questionnaire à remplir. Il y eut une tentative de ce genre au début des années 90. Sans suites (à ma connaissance).

Dans la construction d'un programme, il faut tenir un équilibre délicat entre ce qui est habituellement proposé pendant la préparation à des professions considérées comme semblables tout en respectant sa propre spécificité et, comme toujours, en tenant compte de ce qui est dans *l'air du temps*.

Gerda ALEXANDER, bien qu'évoluant à une époque et dans des contextes différents de ceux de notre actualité, avait des soucis du même ordre. En dehors de son enseignement proprement dit, ses élèves devaient acquérir des connaissances entrant habituellement dans des formations s'intéressant au corps, par exemple la Médecine et l'Education Physique. (Les masseurs, élargissant leurs compétences, étaient devenus masseurs-kinésithérapeutes, puis kinésithérapeutes et la psycho-motricité se constituait). Il y avait la trilogie consacrée (anatomie, physiologie, psychologie), la psychanalyse encore jeune et les neurosciences qui commençaient leur vaste diffusion. Les élèves du « Groupe International », censés avoir acquis ce genre de connaissances en suivant des cursus préparant à d'autres professions ont été dispensés de ces études.

[Les études (pratiques, théoriques, etc.) entrant dans la formation initiale participent à la constitution du viatique nécessaire pour accomplir les missions qui seront confiées au futur professionnel. Ce qui paraît aller de soi. C'est moins évident si l'on tient compte des différences individuelles et si on considère que, pour atteindre un même but, il y a plus d'un chemin.]

Ce rappel nous intéresse. Avec le recul temporel, nous comprenons mieux la pensée de G.A. et les influences qu'elle subissait ou qui l'aidaient. Elle concevait un système, qu'il lui fallait exprimer et justifier avec le langage et en tenant compte des connaissances et des courants de pensée du moment. Elle devait aussi en assurer la présentation auprès des milieux où elle souhaitait que s'exerce la compétence des gens qu'elle formait. Fondamentalement, nos soucis actuels, même habillés différemment, sont identiques.

La pratique de l'eutonie continue, s'étend modestement ou régresse selon les lieux. Si j'ai commencé par parler de programme, c'est parce que la poursuite d'un tel projet incite à répondre à des questions que l'on ne se pose pas habituellement, tout au moins sous la forme où la société peut nous les poser. Bien entendu, je n'ai pas l'intention de cadrer mon propos dans les limites d'un programme, mais d'examiner des connaissances qui pourraient en partie aider à sa confection tout en débordent largement cet objectif.

Il s'agit de connaissances et de capacités. Un peu en elles- même mais surtout en raison de l'intérêt qu'elles présentent – ou non – pour la compréhension, la pratique et la transmission de l'eutonie. Une anecdote donnera une idée de l'esprit dans lequel sera abordé le sujet :

Avec des collègues, nous avons essayé de déterminer les connaissances et les capacités que devraient posséder un futur professionnel (dans une branche qui n'était pas l'eutonie) et des moyens de s'en assurer (examen, contrôle continu, etc.) Nous avons également envisagé les orientations que cela pourrait donner aux formations. Pendant la réunion, ça avait plutôt patiné. A la sortie, un ami me posa cette question : « Est- ce que quelqu'un, analphabète et en fauteuil roulant, pourrait devenir professeur d'eutonie ? ». Perplexité, puis double réponse : Non, si l'on considère ce que Gerda ALEXANDER demandait, ce que nous exigeons actuellement, ce que les eutonistes et, plus largement, la société pourraient admettre. Oui (à mon sens) si la personne est vraiment imprégnée d'eutonie et si elle a une bonne capacité relationnelle.

Ainsi ce que nous pensons comme *allant de soi* en fonction de nos critères habituels devient à nouveau sujet de réflexion quant le questionnement est différent. Nous en avons un bon exemple avec la psychanalyse. Pendant longtemps – et je ne suis pas sûr que cela soit terminé – un débat de haute intensité mobilisa la communauté des psychanalystes : comment une personne psychanalysée pouvait- elle être considérée comme apte à devenir elle- même psychanalyste ? Ce passage (la *passé* comme l'appelait Lacan) avait bien lieu dans la pratique. Mais comment en définir les critères d'appréciation ? Lassé des querelles sur ce sujet, le même Lacan eut cette boutade : « *Un analyste est quelqu'un qui a des clients* »

Examens, concours. Diagnostic, pronostic.

« *En saut en hauteur, si on met la barre par terre, tout le monde passe.* », plaisantait un collègue. Métaphoriquement, on pourrait dire la même chose pour un examen où le niveau demandé détermine le nombre de candidats admis (de zéro à tous). On peut très bien, dans certains cas, juger opportun de délivrer la même attestation à chacun des candidats. C'est admettre que, par la suite, d'autres instances seront mieux à même de les différencier.

L'évolution du baccalauréat, suivant celle de notre société, nous donne une bonne idée des changements dans le temps des objectifs, de la nature et de la signification d'un examen.

Le concours diffère de l'examen en ce sens que le nombre de reçus est déterminé à l'avance, avec parfois des ajustements, en particulier si un certain niveau n'est pas atteint. Toutefois des concours (je pense en particulier à ceux ouvrant les carrières de la fonction publique) sont susceptibles d'ajustements relevant davantage de la décision politique que du souci de niveau.

Examen et concours sont comparables en ce qui concerne le diagnostic, c.a.d. le contrôle des connaissances. Le concours, lui, s'efforce au pronostic (bien plus délicat) puisqu'il doit certifier que le candidat sera apte à répondre aux obligations du poste qu'il espère.

Par ailleurs, les examens et les concours ne sont pas constitués et animés seulement par le pur désir de s'assurer d'un niveau ou d'effectuer un classement. Ils attirent et agglomèrent des sentiments et même des passions qui trouvent en ces moments une possibilité de se manifester, revêtus d'un habit d'objectivité et de neutralité. Ce sont des manifestations humaines, des moteurs d'action utiles pour animer des discussions constructives sur le programme, les épreuves, etc. Mais si ces points de vue cherchent trop à s'imposer de façon exclusive, il leur arrive de faire exploser le système en place. Ce n'est pas nécessairement un mal en soi, à condition d'engendrer des suites positives. Ce qui n'est pas toujours le cas.

Ce schéma n'a rien d'original et nous savons bien que l'eutonie est loin d'en avoir le monopole.

Ces quelques considérations peuvent paraître sommaires (elles le sont) et de bien peu d'importance. Ce ne sera pas le cas si elles ouvrent une réflexion sur la formation des eutonistes, avec ce questionnement : de quelle façon déterminer ce que doit savoir et, peut-être davantage ce que doit être capable de faire un futur professeur d'eutonie. En souhaitant que cette réflexion en dehors des périodes d'urgence, émotionnellement chargées. Il n'est pas interdit de rêver.....

René BERTRAND

(A suivre)

12 – 11 - 2018

Cher René,

J'ai bien reçu ton courriel d'aujourd'hui avec le texte "**Quelques pistes pour penser l'eutonie (3)**", et t'en remercie.

Au fond, si je comprends bien, tu reprends la problématique en vue d'une éventuelle future "homologation", comme il en avait été question par le passé. Quelles connaissances, quelles compétences, pour être reconnu, certifié, et payé, comme professeur d'Eutonie ?

En Suisse, il y a eu une volée de formation, qui s'est terminée il y a environ 4 ans (?). 5 personnes ont suivi ce cursus, avec enthousiasme, et ont obtenu leur diplôme.

Nicole Bloch, la directrice, a fait un travail sérieux de réflexion, et de structuration de cette formation.

Mais avec seulement 5 élèves, elle-même et les professeurs associés, tournaient à peine. Malgré le succès de cette volée, et malgré la volonté de Nicole Bloch de continuer à former des eutonistes professionnelles, aucune nouvelle volée n'a pu commencer, faute de candidats en nombre suffisants, même modeste.

Un autre problème est que, une fois diplômé-e-s, ses eutonistes ont toutes les peines du monde à travailler dans leur nouveau domaine.

Comme une nouvelle formation s'est ouverte en Allemagne du Sud, pas très loin de la frontière Suisse, les (rares) candidats de Suisse alémanique - germanophones - se dirigent vers cette école, qui dispense un enseignement dans leur langue. Pour une formation en Suisse romande - francophone - le réservoir de candidat-e-s est trop petit, en l'état actuel des choses. Notamment au vu du coût de la formation

qui, totalement privée, est élevé, et à lui seul élimine de possibles « vocations ». L'enseignement n'est pas organisé, comme à l'IE, en association ouverte aux membres « amateurs » **ET** membres en voie de professionnalisation. L'enseignement est dispensé aux seul-e-s élèves professionnel-le-s, à l'instar de ce qui se pratiquait à Copenhague, puis Genève, Paris, Allemagne (et autre ?), et cela coûte cher.

C'est le serpent qui se mord la queue. Je ne vois pas comment une formation/profession en Suisse romande, avec si peu de représentantes actives, pourrait être reconnue et cautionnée et soutenue financièrement par des pouvoirs publics. Nous n'avons pas la masse critique qu'il faudrait pour qu'ensuite une formation financièrement subventionnée et accessible, ouvre des portes à des candidat-t-s, qui peut-être ... choisiraient cette voie. Une structure existe, mais pas d'argent. A défaut il faudrait un mécène, de la fortune, mais voilà ...

Ce constat n'est pas très encourageant.

Réfléchir dans les termes que tu évoques relève en partie de fonctionnements administratifs français qui ne correspondent pas aux nôtres. Exemple : la différence entre « concours » et examens. Nous ne connaissons pas le système des concours. A tous les niveaux on passe des examens, exclusivement.

Au vu de ces réalités, la réflexion sur « connaissances et compétences » me paraît, vue d'ici, abstraite, dépourvue d'insertion possible. Elle n'est en quelque sorte pas d'actualité. Wait and see, et en attendant, faisons de l'eutonie là où nous sommes, avec ceux et celles que cela intéresse, et on verra bien.

Une magnifique mer de brouillard a recouvert le Léman aujourd'hui, mais ce n'est plus qu'un souvenir : les lumières d'Evian et de Thonon clignotent dans la nuit, sur la rive d'en-face.

Je t'embrasse,
Marie-Claire

Quelques réflexions pour prendre part à celles (1 et 2) de René
Bertrand, livrées dans son très intéressant « feuilleton »
« **Quelques pistes pour penser l'eutonie** »

Je continue de penser qu'il n'est pas vain de chercher les mots, les expressions les plus justes pour parler ou écrire sur l'eutonie ou bien pour s'adresser à nos élèves quand on les guide dans l'exploration de leurs sensations. Et je pense que ce n'est pas fixer quoique ce soit.

Je vous soumets deux citations pour appuyer cette conviction :

- *Gerda Alexander citée par André Schmitt dans « Autres « dits » sur l'eutonie » page 5 de l'annexe 3.*

André Schmitt « Il est essentiel de savoir, que pour Gerda Alexander ce livre « le corps retrouvé par l'eutonie » marque un moment capital dans la formulation des principes sur lesquels se fonde l'eutonie. *Et il cite Gerda Alexander qui lui aurait dit* : « Les échanges approfondis que nous avons eus lorsque nous rédigeons ensemble la version française, m'ont permis de mieux préciser ma pensée [...]. Cela n'a pas pour but de figer l'eutonie à un moment de son histoire, mais de garder trace de ce que je considère comme la base de référence sur laquelle l'eutonie, toujours en devenir, pourra utilement de développer. »

- *Boileau dans « L'art poétique ».*

« Avant donc que d'écrire, apprenez à penser.
Selon que notre idée est plus ou moins obscure,
L'expression la suit, ou moins nette ou plus pure.
Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement
Et les mots pour le dire arrivent aisément. »

Repousser : Je constate que René écrit comme moi « er ». Alors que Gerda l'écrit « repoussé ». Nicole Barrot m'a fait remarquer cet été qu'on ne peut pas dire que Gerda l'écrit comme ça : ce sont ceux qui l'ont aidé à utiliser ce mot français qui ont choisi « é ». René dit qu'un professeur de français lui avait dit que ce mot était mal choisi pour dire ce que Gerda entend dire. Et je suis d'accord. Dans le petit Larousse repousser veut dire éloigner de soi, faire reculer. Exemples : Les forces de l'ordre repoussent les manifestants pour les faire reculer. Il faut repousser les envahisseurs hors de nos frontières. Pour exprimer ce que veut dire Gerda, il serait plus juste de dire de prendre appui. Quand des pieds on prend appui contre le mur ce n'est pas pour faire reculer le mur.

Professeur d'eutonie au féminin. Michelle Riminati avait commencé par professeuse. Comme danseur, danseuse. J'ai été sur un site internet sérieux : non ! Pas pour professeur. Agriculteur, agricultrice : non ! Pas pour professeur. Docteur, doctoresse : encore non ! Pas pour professeur. En fonction de règles compliquées données par le site mais que je ne vous répète pas : professeur donne au féminin au choix mais pas autre chose que : professeuse avec un « e » ou bien même au féminin sans « e » : une professeur très compétente.

Alors, et que René me pardonne d'y revenir : qu'elle est l'adjectif du substantif d'eutonie ? Eutonistique (comme artistique) ? eutonique ? eutonien ? Comme chaque eutoniste le sent ? Ou bien conviendrait-il de s'adresser à un linguiste pour suivre une règle ?

Bien modestement mais pas de façon vaine, je l'espère. A tous ceux qui se donnent d'approfondir l'eutonie, en tentant de la rendre plus claire. 2018. Dominique Duliège.